

Élevé par une main royale? C'est que la charité est véritablement la reine de toutes les vertus; elle seule peut inspirer de si grandes choses et les exécuter. Le cœur qu'elle remplit est bien ce cœur magnifique dont parle la Sainte Ecriture: Cor splendendum (Eccel XXX. 27).

Tout en s'appliquant ainsi à connaître et à diriger la jeunesse, il ne négligeait point ceux qu'un âge plus avancé rend les dépositaires de l'autorité dans la famille. Dans toutes les paroisses où il a été curé, il connaissait parfaitement, non seulement les familles, mais les individus. Les paroissiens de Québec peuvent rendre témoignage à nos prières. Devenu évêque, une connaissance aussi établie de son vaste diocèse ne lui était ni nécessaire, ni même possible, et néanmoins il n'avait jamais cessé de s'occuper de la connaissance intime qu'il avait de beaucoup de leurs paroissiens.

Connaissait-il ses brebis, ce bon pasteur? Connaître les hommes, hélas! qu'est-ce autre chose que d'avoir approfondi leur misère, leur faiblesse, les dangers sans nombre qu'ils courent, et le besoin continu et absolu qu'ils ont du secours divin? Le bon pasteur doit donc être, comme Moïse, toujours sur la montagne, les yeux et les mains élevés vers le ciel pour en faire descendre sur Israël le secours et la victoire.

Celui pour qui nous prions savait parfaitement que c'est en vain que les hommes font tous leurs efforts, si Dieu ne donne sa bénédiction à leurs travaux. (Psaume CXXXVI. 1.)

Il avait donc placé sa confiance en celui qui règle tout sur la terre avec bonté et suavité. Il demandait tous les jours avec effusion de cœur de grands secours pour le salut de nos âmes, des lumières pour nous éclairer, et des grâces miséricordieuses pour nous sanctifier tous. Prosterné devant les saints tabernacles, il conjurait le père des miséricordes de bénir les efforts de son zèle, et d'inspirer les vœux et les soupirs de son âme, pour faire descendre sur nous, M. F., les trésors de la bonté divine. Avec la connaissance particulière qu'il avait de chacun de nous, il ne manquait pas de demander aussi les grâces spéciales dont nous avons besoin.

Qui ne sera profondément touché de ce langage? avec quelle tranquillité il envisage le terme de sa carrière! Ah! c'est qu'il avait été pour lui une carrière de travail et de fatigue, et qu'il espérait bientôt trouver dans le sein de Dieu de quoi réparer ses forces épuisées pour son amour!

Accablé par les années, continue-t-il, succombant sous le poids de nos infirmités, nous ne pouvons plus (c'était le pouvoir qui manquait, non la volonté) nous en pourvoir plus de "ployer pour l'intérêt de notre cher troupeau, cette vigilance active qui encourage toutes les bonnes œuvres et prévient les obstacles, cette énergie patiente qui surmonte les difficultés, et enfin cette constance douce et puissante qui conduit toute chose à ses fins, dans la paix, la charité et suivant les vues du Seigneur."

Ainsi, M. F., parle le cœur d'un véritable pasteur. En nous rendant compte de ses motifs, il montre comment il envisage ses devoirs... attention constante, vigilance active, énergie patiente, douceur, paix et charité dans Jésus-Christ... n'est-ce pas là, M. F., sa vie pastorale toute entière pointée par lui-même?

Avais-je raison de l'appeler le bon pasteur dont Jésus-Christ nous donne l'idée dans l'Evangile?

Hélas! si le cessa de marcher devant nous dans le sentier qui doit nous conduire de cette vallée de larmes à la montagne de la Jérusalem céleste. Cette apparence funèbre dit à tous les regards que notre bon pasteur nous a quittés; un voile lugubre couvre nos têtes, et nos yeux, baignés de larmes, ne rencontrent que les signes du deuil! Ah! si les juifs pleuraient pendant quarante jours Judas Machabée qui les avait conduits à la victoire, et firent retentir partout les accents de la douleur, combien plus ne pleurerons-nous pas celui qui, pendant si longtemps, fut notre guide et notre bon père!

Encore une fois, M. F., tout en nous livrant au sentiment de cette trop juste douleur, gardons-nous de cette exécution qui pourrait faire croire que nous sommes sans espérance.

Non contrist-mini sicut et ceteri qui spem non habent. (I. Thess. IV. 13).

Lui-même nous invite à cette consolation en nous disant: Je suis le bon pasteur, pourquoi pleurez-vous sur moi? Il est vrai, la terre réclame ma dépouille mortelle, ma bouche glacée par la mort ne vous parlera plus, ma main desséchée ne pourra plus bénir, mais mon amour pour vous me suit dans ce séjour où Dieu m'a appelé du milieu de vous en me disant: Ego ero mercus tua magna nimis (Genèse XV. 1.); je serai moi-même votre très grande récompense. Et d'ailleurs ne vous ai-je pas laissé un autre moi-même pour conduire à ma place? Je l'ai choisi devant vous, Dieu, pour être désormais votre guide, votre pasteur et votre père; cette affection que vous m'avez témoignée, donnez-la lui tout entière.

O Monseigneur! qui désormais serez notre guide, notre pasteur et notre père, en la place de celui que Dieu a voulu récompenser, nous attendons de vous, après Dieu, la consolation en ce jour de tristesse. La confiance dont il vous honora justifie la nôtre. Déjà nous sommes accoutumés à recevoir de votre bouche la parole de vie; le titre d'archevêque dont vous serez bientôt revêtu n'ajoutera rien à notre respect et à notre amour qui vous sont si pleinement, si justement acquis. Ah! si l'affection et la docilité des ouailles peuvent alléger le redoutable fardeau de l'épiscopat, votre peuple et votre clergé vous promettent l'un et l'autre. Vous serez notre lumière, en la place de celle qui s'en épuise pour nous, nos regards seront tournés vers vous pour la recevoir. Vous être notre père, ne faut-il point que nos cœurs ne fassent plus qu'un seul cœur avec le vôtre?

Et vous tous, M. F., en ratifiant ces sentiments dont je viens de me rendre l'interprète en votre nom, n'oubliez pas que si la douleur doit être tempérée par l'espérance, l'espérance à son tour doit être tempérée par la crainte de cette justice infinie devant laquelle les astres du firmament ne sont point sans tâche. (Job. XXV. 5.)

Si j'avais à parler à un peuple qui eût moins connu et apprécié le cœur paternel de son bon pasteur, j'aurais bien des motifs de charité, de reconnaissance à faire valoir en ce moment, pour vous engager à mêler vos ferventes prières aux larmes sincères que vous répandez sur sa tombe. Je me contenterai de vous lire quelques lignes de son dernier mandement... lui-même va vous parler... c'est son adieu.

"N. T. C. F., si notre amour pour vous, si nos longs travaux, si nos conseils ont pu être gravés au fond de vos cœurs, nous vous demandons en retour d'adresser au ciel des prières ferventes pour qu'il daigne oublier nos erreurs de fragilité humaine pendant le cours de notre épiscopat, et nous préparer un lieu de repos dans les célestes demeures."

Qui d'entre nous, M. F., lui refusera le secours de ses prières? Il est dit de Jésus-Christ qu'ayant aimé les siens, il voulut les aimer jusqu'à la fin: In finem dilexit eos (St. Jean. XIII. 1.); ce bon pasteur qui sollicite en ce moment vos suffrages, vous a aimés aussi jusqu'à la fin. La dernière pensée de son esprit, le dernier désir de son âme, a été pour nous, M. F. Car après s'être ainsi recommandé à vos suffrages, il laisse échapper de son cœur un touchant adieu, cette bénédiction paternelle dont je vais vous donner lecture. Son dernier mandement se termine ainsi:

"Puisse ce Dieu de miséricorde vous protéger toujours dans votre exil sur cette terre, vous diriger constamment par sa lumière dans le chemin de la vraie foi, vous bénir et enfin et vous consoler dans les liens de la paix et de la charité."

O Jésus! qui venez d'être immolé sur cet autel, accordez au bon pasteur de votre peuple suppliant et affligé, ce lieu de repos, de rafraîchissement et de paix que vous avez mérité à tous les hommes par votre douloureuse passion et votre sainte mort.

O Marie! protectrice de cette église, où notre bon pasteur a reçu le saint baptême, où il s'est assis pour la première fois au banquet divin, où il a reçu les saints ordres et l'onction pontificale, où sa dépouille mortelle va reposer en attendant la résurrection; ô Marie!

protectrice de ce peuple devenu orphelin, accordez à notre père le secours de votre toute-puissante intercession.

Anges et Saints du ciel, unissez vos prières aux nôtres, pendant que nos cœurs oppressés par la douleur, diront en gémissant: Requiem aeternam dona ei, Domine et lux perpetua luceat ei.

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI, 18 OCTOBRE 1850.

Plusieurs articles destinés pour ce numéro sont inévitablement remis faute de place.

Après avoir cité un acte sanguinaire du maréchal Haynau, qu'il qualifie à ce sujet de férocité d'enseigne de la trône et de l'autel, l'Aréopage, émettant une impulsion de sa philanthropie, ajoute que "ce monstre est digne de la sympathie des Melanges Religieux de cette ville qui se sont indignés du juste et exemplaire traitement que lui ont infligé les habitants de Londres!"

Est-il vrai qu'étant indigné du traitement subi par le général Haynau à Londres, nous ayons, par là, exprimé quelque sympathie en sa faveur?—La-dessus nous n'avons fait que reproduire la pensée du New-York Freeman's Journal qui en cette occasion faisait écho à la censure exprimée par deux ou trois organes influents de la presse anglaise sur la conduite des employés de la distillerie Perkins et cie. envers le maréchal Haynau; conduite signalée par ces journaux comme attentatoire aux lois de l'hospitalité, aussi bien qu'à la dignité du caractère anglais et aux notions les plus élémentaires du droit commun parmi les peuples civilisés.

Nous déclarons sans hésiter que ce sentiment est aussi le nôtre. Mais il y a loin de notre manière de voir sous le rapport de la légalité ou, si on le veut, de la justice d'un procédé de cette sorte, à la sympathie que font de nous attribuer l'Aréopage pour l'homme qui en a été la victime. L'espèce de logique qui peut conduire un journal à tirer de pareilles inductions ne doit point faire fortune auprès des personnes capables d'en apprécier le ridicule.

Cette réserve faite, nous devons rappeler à l'Aréopage qu'en insérant dernièrement dans nos colonnes la traduction d'un article très virulent du Willmer's and South European Times, contre le général Haynau, nous avons dit que si les atrocités reprochées à ce chef militaire étaient constatées, la postérité le mettrait "au rang des cannibales altérés de sang humain." Dans l'hypothèse du vrai, nous avons jugé la conduite du général autrichien, non à la manière de ceux qui ne règlent leurs opinions sur les hommes et sur les choses que d'après leur point de vue politique ou leur convenance personnelle, mais selon la différence naturelle entre humanité et barbarie. Ce procédé de notre part devait être agréable à l'Aréopage; en effet, il ne présentait qu'un seul côté de l'affaire, la condamnation du féroc autrichien.

Mais nous n'en sommes point demeurés là. Nous sentions qu'un journaliste en pareille occurrence, ne doit pas accumuler sur une tête ennemie toutes les accusations et toutes les flétrissures sans permettre la justification, quelle qu'elle soit, dans l'intérêt de la vérité et de la justice historiques. Il y a un revers à toute médaille et les actes du général Haynau pouvaient avoir une autre cause que celle d'une férocité instinctive, n'être que l'effet de représailles etc. Nous avons donc publié en regard des excès de rigueur dont on lui faisait autant de crimes, le récit d'exécutions capitales ordonnées par le conseil de guerre des Magyars sous des circonstances qui ne les légitimaient aucunement. Ces faits, parce qu'ils incriminent les insurgés hongrois, en appartenant-ils moins à l'histoire?

Ainsi, pour avoir cru que les mauvais traitements infligés à Haynau étaient contraires à

l'ordre dans un Etat (dont nous sommes une colonie) où le plus léger assaut sur la personne est puni d'une amende, nous sommes coupable du moment que l'Aréopage approuve l'assaut sur la personne, et la violation de cette hospitalité traditionnelle dont tout anglais et tout peuple doivent être jaloux. Nous avons exposé quelques traits d'inhumanité qui ternissent un peu la glorieuse insurrection de Hongrie, et l'Aréopage s'irrite de ce qu'en accueillant les censures dirigées contre le général Haynau, nous prouvons que ses adversaires n'étaient pas eux-mêmes des modèles de clémence et d'humanité. La naïveté saurait-elle aller plus loin?

Nous oublions la partie de cette paraphrase de l'Aréopage qui nous est personnelle. Cette férocité est prodigieuse de rapprochements compliqués: celui qu'elle vient d'essayer entre nous et le militaire autrichien, se reconnaît à l'air de famille. Ce sont là de petits traits d'écœurement qui ne sont pas encore maîtres de leurs thèses, et qui, avec cela, n'ont pas la bonne foi de le reconnaître. Passe encore pour la crudité des allusions, tant qu'elle demeure au niveau de leur valeur intrinsèque.

Ordination.

Dimanche dernier, pendant la grand-messe, dans la cathédrale, Mgr. de Montréal a couronné la Prêtrise à M. Paul LeBlanc. Le nouvel ordonné doit demeurer à l'Évêché.

DIOCÈSE DE BYTOWN.—Le dix du présent mois a été chanté dans la cathédrale de Bytown un service solennel pour Sa Grâce Mgr. l'Archevêque de Québec. Une assistance nombreuse de fidèles missaient leurs prières avec celles du clergé de la ville, pour le repos de l'âme de l'illustre et vénérable pontife.

Les Pères du Concile National d'Irlande ont été unanimes à condamner les nouveaux Collèges du Gouvernement. On dit que le Primat ira lui-même à Rome pour soumettre les décrets du Concile à l'approbation du St. Siège. Les Evêques ont adressé à leurs ouailles une Lettre Pastorale dans laquelle ils font connaître leurs vues en termes généraux. L'établissement immédiat d'une Université Catholique Irlandaise a été unanimement résolu.

La principale maison des Frères des Ecoles Chrétiennes est à Paris. En France, les Frères donnent l'instruction gratuite à plus de deux cent mille enfants pauvres.

Mgr. Naker, Evêque de Nab-Kund-Keriatim, près du Mont Liban, est arrivé à Londres, recommandé par la Propagande, pour recueillir des aumônes afin de rebâtir son monastère et sa Cathédrale brûlés pendant les désastres de la dernière guerre.

Le 30 septembre, un Service Solennel fut chanté dans la Cathédrale de Halifax, par l'Evêque et le Clergé, pour le repos de l'âme de Dame Mary Power, morte depuis environ un mois.—Mme Power était la mère de feu Mgr. l'Evêque de Toronto, et jouissait d'un respect universel pour ses vertus et sa vie exemplaire. Avant que les restes fussent déposés dans le Cimetière de Holy-Cross, l'Evêque, assisté par le Clergé de la ville, voulut faire la cérémonie des obsèques funèbres.

NOUVELLES D'EUROPE. PAR L'AMERICA.

L'America est arrivé à Halifax le 15. Les nouvelles politiques ne sont pas importantes. Les hostilités recommencent avec vigueur entre les Duchés. Une dépêche télégraphique annonce que

l'Archevêque de Turin et celui de Cagliari, en Sardaigne, ont été condamnés à l'exil, et qu'on leur aurait embarqués pour Civita Vecchia. Nous attendons nos journaux d'Europe pour plus ample information.

ALLEMAGNE.—Des notes acrimoniennes s'échangent encore entre la Prusse, l'Autriche, et l'Allemagne, etc. Les affaires sont aussi compliquées que jamais.

AUTRICHE.—On rapporte que lord Palmerston s'est rendu auprès du roi de Prusse pour insister à ce que les habitants du Holstein missent bas les armes, et pour offrir une flotte anglaise pour bloquer le Keil.

Californie.

M. V. Beaudry écrit à l'Aréopage en date du 1er septembre.

Le Vapeur "Colombus" est arrivé le 4 août ayant à son bord, MM. le Dr. Gariépy, Baptiste Valli, Joseph Beauvais, Joseph Boucher, Rémi Beauvais et M. Antoine Goyet. Ce dernier est mort à l'hôpital de San Francisco, des fièvres de Panama.

La barque "Lota" est arrivée le 14 août ayant à son bord les messieurs canadiens suivants:—MM. Théophile L'Espérance, G. Barrette, E. Sauvageau, P. Chank, Onésime Messier, Julien Sénécal et C. Onimet.

M. Joseph Guerin est mort pendant la traversée, à bord de ce vaisseau, des fièvres. M. J. Patenaude est mort des mêmes causes et de la même manière.

M. J. D. E. Cofeman de Belleville, H. C. est aussi mort de la même manière et à peu près en même temps.

J'ai de plus la douleur de vous annoncer la mort de deux canadiens, qui sont décédés aux mines, quelques temps après leur arrivée. Ce sont MM. Hugue DeMartigny, mort à la Rivière à la Plume et M. Théophile Langlois mort à Middle Fork, cent milles plus haut que Sacramento.

Il y a actuellement plus de soixante Canadiens à San Francisco dont la plus grande partie se prépare à partir, pour aller aux mines, sous peu.

TRIBUNAUX.

MONTREAL.

COUR CRIMINELLE DU BANC DE LA REINE.

Séances des 15 et 16 octobre 1850.

Un garçon de 16 ans, nommé Lafontaine dit Bienvenue, accusé de larcin conjointement avec son frère, plus vieux, à ce qu'il paraît d'une année, s'avoue coupable, l'autre plaidant "non coupable."

Une accusation de meurtre est produite contre Thomas Fleming. Sur l'appel des jurés, il s'en trouve quatre qui, comptant parmi ceux qui la défense n'a pas récusés, n'entendent pas l'anglais. L'avocat de l'accusé, M. Johnson, fait motion pour un tirage supplémentaire de jurés; ce que la cour permet; mais le sheriff observant que cette opération exigeait un sacrifice de temps, l'on remet à jeudi (17) l'instruction de cette affaire.

LA REINE VS A. LACOSTE DIT LANGUEDOC.

La cause qui se présente ici sur le rôle des accusateurs a déjà eu quelque retentissement en dehors du tribunal: il s'agit de la mise en jugement de Antoine Lacoche dit Languedoc, journaliste, prévenu du meurtre de Jean Baptiste Lamoureux, son maître, événement qui remonte au mois de juillet 1849.

M. Drummond soutient l'accusation. M. Kerr occupe pour la défense.

Nous allons rapporter dans leur ordre naturel les circonstances qui ont précédé ou suivi la perpétration du crime, en les puisant dans les dépositions des témoins à charge: Charles Blais, Marguerite Marie, veuve de Jean-Baptiste Lamoureux, Antoine Lamoureux, son fils, Antoine Lamoureux, beau-frère de la victime, Alfred Daigneau, Jean-Baptiste Lamoureux et autres.

A l'époque du 25 juillet 1849, Antoine Lacoche dit Languedoc était, depuis neuf jours, dans l'emploi de Jean-Baptiste Lamoureux, à

mon autre patrie. Cette contrée, je la déteste; car je suis le fruit de l'amour de deux êtres qui n'auraient jamais dû se rencontrer. Je n'appartiens à aucune nation, et mes semblables, dispersés en tous lieux, ne pourront jamais se réunir. Oui, oui, je le sens par mon exemple, de deux races proscrites, il ne peut sortir qu'un infortuné, sur lequel se rassemblent leurs maux.

Quand elle est achevée ce récit, je trouvais à peine des expressions pour la consoler. Je sentis qu'il y a des êtres si malheureux, qu'on ne doit point leur faire connaître la pitié, et qu'il est imprudent de les plaindre.

Je m'éloignai de ce pays pour retourner en Europe. L'avocat qui s'éleva pour quelque joie, en songeant que j'allais revoir un pays où des châtimens cruels ne suivaient pas

Marie! elle m'excusera, dès qu'elle m'aura revu.

Les hommes de mer comptent sur les éléments comme les autres sur le sort; on espère toujours qu'ils se ront favorables, même quand on a tout fait pour les trouver contraires. Nous devions rencontrer les vents de l'équinoxe à notre retour; et l'on eût dit, à voir la gaîté de nos matelots, que l'alisé enflerait toujours nos voiles.

Quand nous approchâmes des parages de l'Afrique, les orages se succédaient rapidement. En voyant les vagues furieuses qui se brisaient contre le bâtiment, tout le monde se rappela qu'on était parti un vendredi. Bientôt le découragement s'empara de l'esprit des matelots; ils se regardaient avec terreur, marchaient lentement aux manœuvres et s'interrogeaient sur leurs pressenti-

per à la mort. S'ils aperçoivent des rochers dans l'éloignement, on les voit faire de nouveaux efforts, ils savent qu'ils gagnent une terre hospitalière, que plus loin, peut-être, la pitié va les recueillir; mais ces côtes de l'Afrique, nous ne les regardions qu'en frémissant. Personne n'avait eu le temps de mettre la chaudière à la mer, un grand nombre de malheureux nous dirent un adieu éternel; les autres cherchèrent leur salut dans leurs forces, et nagèrent sans réfléchir à ce qu'ils devenaient.

Il y a bien des genres de désespoir; celui que donne la présence de la mort ranime l'énergie. A voir, dans certains moments, les mouvements rapides de mes compagnons, leurs yeux étincelants tournés vers la terre, à entendre les paroles encourageantes qu'ils se disaient, l'on eût pu croire qu'ils se débattaient

quelques-uns d'entre nous ne purent retenir leurs larmes en s'embrassant. Ils ne savaient à quel genre de vie la Providence les avait réservés. Le capitaine retrouva le premier sa fermeté, et voulut s'assurer du nombre de ceux qui avaient péri; à chacun des noms auxquels on n'entendait point répondre, un morne silence régnait parmi nous, et les regards qui se cherchaient se baissaient tristement. J'ai vu plusieurs de mes compagnons qui semblaient regretter que la mer ne les eût pas engloutis.

Il en est ainsi de bien des hommes; il est une foule de maux qu'ils craignent plus que la mort, mais c'est surtout quand ils viennent de leur échapper.

Quelles angoisses nous éprouvions, en tournant nos yeux vers la terre! Un espace aride s'étendait jusqu'à l'horizon.

donnait encore à leurs traits plus de férocité. La résistance était inutile, car nous n'aurions pu échapper à la faim; mais je crois qu'en gagnant ces tristes rivages, nous avions épuisé ce qui nous restait d'énergie. Quand les hommes font tant d'efforts pour sauver leur existence, il ne leur reste plus assez de courage pour gagner leur liberté.

Combien les faibles liens qui existaient entre nous avaient été resserrés par le malheur! Où l'on ne voyait autrefois qu'un compatriote, en perdait alors un frère. Que de regrets même accompagnant à leur départ ceux qu'on n'avait point aimés! Nous vîmes que l'égalité des maux réunit les hommes; ils commencent à s'aimer dès qu'ils peuvent se plaindre; ils se pardonnent quand ils ont tous à souffrir.